

BARAHENI Reza

Sadiennes pérégrinations d'un perse fornicateur autour du martyr de Al-Hallâj.

« Le ronronnement de la scie, des dents de la scie amputatrice, se déploie dans l'air silencieux. On a si solidement amarré les pieds de l'homme que même les sévices les plus violents ne sauraient les faire bouger. Ils sont bleuâtres, ensanglantés, couverts de poussière et d'immondices. Au moment de couper, je ne considère plus que le pied tout en me demandant quelles villes, quels villages et hameaux ont parcouru ces orteils fins et menus, cette petite part d'amputation qui m'échoit. Dans quelle eau, par quel matin ou soir ont-ils été lavés, et les mains câlines de quelle femme les ont-elle caressés ? Je n'ai aucun mal à ressentir ce genre de choses, mais le bruit de la scie, qui a envahi l'atmosphère, précipite le pied vers son martyr. La jambe ressemble à une délicate colonnade archi-ancienne, abandonnée depuis la nuit des temps. Les veines font penser aux lignes devenues illisibles d'une épigraphe. La section de l'os dessine exactement les lignes concentriques et de nuances plus ou moins variées d'un radis noir, mais en plus grossier, en plus robuste aussi, disons en plus matériel. La scie s'enfonce et le pied va se détacher de la cheville au milieu du sang, d'un sang noir qui coule sur le sable. L'extrémité de la jambe est maintenant identique au bout terreux d'un poteau dont s'écoulerait du sang, un sang noir. Je regarde Mahmoud qui, calant ses gros genoux carrés sur le sol, est lui aussi en train d'en finir. Mahmoud n'est pas beau, mais il est viril et accomplit chacun de ses gestes avec une virile énergie. Il n'a jamais peur du sang et nous a habitués à ne pas en avoir peur. Il nous y a habitués tantôt par la douceur, tantôt par la manière forte. Il est même capable de faire ses ablutions avec du sang, puis de se mettre à prier devant une foule. Il peut, après avoir massacré les habitants d'un hameau, discourir sur la grandeur de Dieu. Il peut libérer de prison vingt des grands penseurs de la tribu, juste pour deux jours, puis les massacrer tous en même temps et prétendre qu'ils sont tous restés ensevelis sous des décombres, puis pleurer devant toute la population rassemblée de cette contrée sur la disparition de la pensée et de la grandeur humaines. N'empêche que, s'il veut quelque chose, les autres le veulent aussi : s'il exige du sang, les gens en exigent à leur tour ; s'il réclame de l'eau, les gens en réclament également ; et s'il ne demande rien du tout, les gens non plus ne demanderont rien. Assurément, il n'attend jamais rien pour lui-même. Il se peut qu'il ait aussi réclamé un 'rien' pour le peuple et que celui-ci ait consenti à profiter de ce genre de 'rien', conformément à ses ordres, mais il n'arrive même jamais qu'il veuille 'rien' pour lui seul. De surcroît, au fil de ses années d'inexpérience, il a accédé à ce suprême savoir historique : le peuple ne doit pas rester oisif, il doit être occupé, pouvoir bénéficier de l'intensité d'un passe-temps. Il a la conviction que les hommes sont tous des enfants et doivent donc se voir offrir des joujoux sous la forme d'assassinats, de martyres, d'icônes, de fêtes, de deuils, de guerres – pas forcément de vraies guerres -, de faim, de soif, de corruption, de peste ou de choléra ; que le peuple doit toujours rester en attente ; qu'il doit entendre de grands mots, des mots à forte résonance ; que les hommes ou les femmes qui prononcent ces mots doivent avoir les voix les plus sonores, les mieux modulées, aux inflexions les plus belles ; que le peuple doit apprendre à s'enorgueillir ; à faire entrer dans son crâne les voix de ces hommes et de ces femmes aux superbes accents ; à être fier de soi et de Mahmoud, et ce, à chaque tournant de l'Histoire et aux quatre coins du monde. Je songe à toutes ces choses-là en profitant de la faible part qu'il m'est donné de prendre à l'amputation. J'atteins peu à peu la peau de l'autre côté de la cheville. Nous détachons les pieds et les jetons dans un seau. Puis nous tenons deux petits pots d'huile

bouillante sous les jambes coupées, pareilles à des piquets, dont nous plongeons les extrémités dans l'huile. Mahmoud se relève. Cette fois, du type attaché au gibet on n'entend rien qui ressemble à un cri tonitruant, mais je l'ouïs murmurer tout bas : 'Mes pieds, ô mes enfants !'. »

Les Saisons en enfer du jeune Ayyâz (tr. Katayoun Shahpar-Rad, Pauvert, 2000)

